

# Les enfants de la déveine entrent en scène

**> Théâtre Le Polonais**  
**Krystian Lupa**  
**donne corps aux**  
**zombies de la société**  
**> L'artiste signe à Vidy**  
**un spectacle majeur**

**Alexandre Demidoff**

Et si *La Salle d'attente* était le spectacle le plus important de la saison? Le plus ambitieux, le plus courageux, le plus déchirant? Au Théâtre de Vidy, le metteur en scène polonais Krystian Lupa et quinze jeunes comédiens suisses et français chamboulent, énervent, effraient. Tenez, cette première scène. Sur une table, un garçon couché, à l'agonie. A ses côtés, une fille tente de marcher droit. Dans un rôle, elle introduit une seringue dans un bras. Où sont-ils? Nulle part, sous les néons. A moins que ce ne soit un abri antiatomique. Qui sont-ils? Un cri et une saignée. L'ordinaire des enfants de la déveine. Morcelés. Recousus, bientôt morts.

C'est le début de *La Salle d'attente*, d'après l'auteur suédois Lars Norén. Trash? Oui. Mais cette entame ne donne pas tout à fait le ton de la soirée. Si le spectacle progressait de manques en overdoses, il ne captiverait pas pendant trois heures. Krystian Lupa, c'est son talent, introduit le spectateur dans un univers parallèle, monde où la léthargie appelle le coup de sang, monde où dérivent des mordus de la poudre, des rebelles orphelins de leurs bannières, des refroidis qui cachent la brume sous leur bonnet. De ces gens-là, on dit parfois qu'ils constituent le quart-monde.

L'importance de *La Salle d'attente* est là: dans le souci de documenter, d'identifier, de reconnaître une humanité qui se démembrer en bande. Lars Norén n'écrit pas par hasard sur les bordures. Il a séjourné dans des hôpitaux psychiatriques. On l'a déclaré schizophrène. Son attention au monde est celle des grands cicatrises. Pour *La Salle d'attente*, il avait ce projet: collecter des mots zombies; cerner l'impasse des intouchables de la société occidentale; constituer en somme un matériau. Politique, ce théâtre? Oui,

mais avec quelle intelligence. Lars Norén évite tous les travers du genre: il ne discourt pas, il ne professe pas, il fait remonter des soliditudes en geysers.

## La fatalité du corps étranger

Deux questions ici, centrales. Pourquoi regarde-t-on avec autant de passion quinze jeunes adultes qui jouent la misère? Et pourquoi fuit-on, le plus souvent, cette même misère quand elle jaillit au coin de la rue? Krystian Lupa et sa bande réussissent ce prodige, de sensibilité et d'empathie. Ils donnent un visage, un poids, une bouche à une réalité par définition indigeste. Ils jettent, par moments, une passerelle entre nous, spectateurs, et eux. Mais ils suggèrent aussi que le fossé est notre fatalité, que leur corps est étranger au nôtre. Rien de fraternel dans *La Salle d'attente*. Mais la possibilité d'un regard, juste ça, c'est le luxe du théâtre.

Si on admire donc ces acteurs, c'est qu'ils sont justes, dans le flottement, dans le ridicule, dans le sexe en berne. Pendant les répétitions, Krystian Lupa leur a demandé d'écrire les vies possibles des personnages, comme pour les

inciter à se couler dans la matière. Alors voilà ce qu'ils vivent en scène. Un garçon, une fille dans les toilettes. Lui sur la cuvette. Elle, collée à la paroi. Il l'aide à se piquer. Elle s'éclaire: «Il faut bien que je vive, j'ai promis aux mêmes.» Dans un moment, elle filera. Au loin, la rumeur d'un concert de rock. Il dit qu'il l'aime. Elle répond «Moi aussi.» Il lui demande si elle a de l'espoir. «Oui, quand même.»

Cette même scène se rejouera plus tard, mais avec deux femmes. Même demande. Même piqure. Même affaissement mélancolique. Dans l'intervalle, une nymphe dépressive à perruque rouge

tente d'exciter un Apollon shooté. Une camarade tient une caméra. Elle les pousse à l'action, en vain. Sous une couverture, un fatigué épouille son spleen. Un autre, taille princière, parle plus haut que tous. Il a lu, lui, *L'Idiot* et *Le Sous-sol*. Dostoïevski est un viatique. Krystian Lupa et sa tribu ont épousé cette cause-là, celle des tubants. Ils n'ont pas de remèdes, mais l'exigence d'une vérité, de jeu et d'attention. Au milieu de la nuit, leur théâtre est une torche.

**La Salle d'attente**, Théâtre de Vidy-Lausanne, jusqu'au 22 juin; 3h15 avec entracte (loc. 021 619 45 45).

# Électrochoc théâtral

Dans les entrailles de Fourvière « La Salle d'attente » s'est installée et ne laisse pas indemne

Le soir où nous sommes allés voir « Salle d'attente », il faisait un temps lumineux et chaud. Ce qui a accentué l'effet de contraste que l'on a pu ressentir en découvrant le spectacle, la mise en scène de l'adaptation de « Catégorie 3. 1 » de Lars Norén par Kristian Lupa. Il se déroule en effet dans les entrailles de la colline, en dessous du Musée gallo-romain. On a l'impression de pénétrer soudain au cœur d'un autre monde, froid, humide, gris, inquiétant. Fait de béton graphité et de mobilier urbain volé. Mais le pire c'est qu'il est habité. Des habitants à l'image du lieu, vêtus (quand ils le sont) de

haillons et arborant un air farouche ou hagard. Que font-ils ? Ils se shootent, boivent, marmonnent et se lancent dans des discussions absconses, pareilles à des monologues intérieurs qui se croisent sans vraiment se rencontrer. Parfois ils s'empoignent pour se battre ou s'étreindre, ou les deux.

Pourtant, ils ont indéniablement une existence bien réelle, une humanité -même réduite à la portion congrue- qui leur est propre, un langage singulier qui ne s'embarrasse d'aucun fauxsemblant. Sans doute, parce qu'ils ont été inspirés à Lars Norén par de vrais marginaux rejetés par l'adminis-

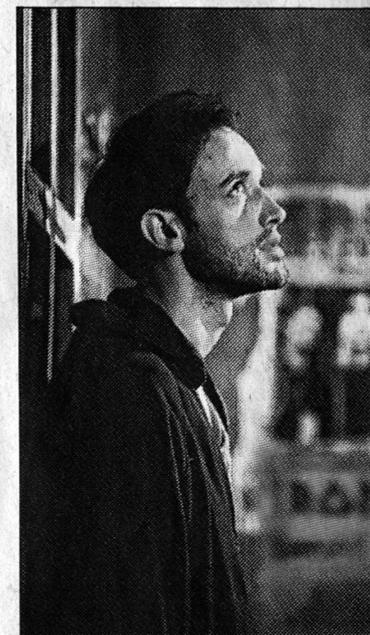
tration suédoise, ceux qui zonent dans un forum de Stockholm. Dans la version de Lupa, ils sont incarnés par une quinzaine de jeunes comédiens issus de prestigieuses écoles de comédie. Ils se sont fondus dans leur rôle avec un étonnant mimétisme, abolissant la frontière entre le personnage et l'acteur. Par l'intensité de leur interprétation, ils rendent poignants ces paumés pris dans la nasse de l'addiction, et dont le moindre sursaut les fait retomber plus bas encore. Quoiqu'ils fassent, que ce soit le tournage d'un film porno ou une visite à l'hôpital, ça se termine dans l'échec sordide. Comme s'ils

ne pouvaient échapper à cette absence d'histoire qui les caractérise, tant tout se confond, se noie ici. Ce que montre la scène mais aussi les écrans qui la surplombent, où l'on voit les personnages tenter d'expliquer ce qui les tient encore en vie.

Certains moments sont à la limite du supportable (un des jeunes se shoote successivement dans chaque œil, le sang gicle), d'autres sont poignants. Mais l'ensemble saisit à la gorge comme un long cauchemar dont on ne voudrait se déprendre.

**Nicolas Blondeau**

> « La salle d'attente » jusqu'au 2 juillet, Musée Gallo-Romain. Nuits de Fourvière. 1, rue Cléberg



/ Photo FREDERIC DELHAY

69005 Lyon. 04 72 57 15 40  
[www.nuitsdefourviere.com](http://www.nuitsdefourviere.com)